

Le déserteur

Un premier choc retentit et fait vibrer toute la maison. « Ils mettront leurs menaces à exécution ». Un deuxième coup. Le bois de la porte craque, je dois partir. Violette s'approche de moi, mon sac à la main, elle tremble de terreur, mais parvient tout de même à me le donner. Un troisième bruit nous alerte, plus fort que les autres, la porte se fissure. Elle ouvre la fenêtre de derrière et m'invite d'un regard à sortir de la longère. Je me retourne pour embrasser des yeux cette bâtisse qui a été ma maison pendant plus d'un an. Je vois Louise, encore en robe de chambre, elle pleure doucement, mais se tait. Je mets un pied sur le rebord. C'est alors que je saisis la gravité de mon geste : cette fois-ci c'est différent, ils savent que je suis là. S'ils entrent et ne me trouvent pas à l'intérieur, ils casseront tout pour me retrouver. Ils blesseront aussi mes amis, ma famille d'adoption. Je réfléchis un instant. Quatrième choc. Le bois va lâcher. Je remets mon pied à l'intérieur. Je m'apprête à provoquer ce que j'ai fui pendant si longtemps. Violette me regarde revenir vers elle :

« Que fais-tu ? Tu dois partir ! Ils vont entrer !

- Non, je reste ici ! »

Je me remémore tout ce que j'ai fait pour éviter ce moment. Tout a commencé quand l'État a donné l'ordre de réquisition, tout homme âgé d'au moins dix-huit ans devait obligatoirement partir pour le front. À ce moment-là j'en avais dix-sept. Je me doutais que cette guerre durerait plus d'un an, alors j'ai fui. J'ai trouvé une amie de ma mère qui a accepté de m'accueillir. J'étais loin de chez moi, mais j'avais retrouvé une maison, une famille. Comme je ne pouvais pas sortir, je passais mes journées avec la petite Jeanne, âgée de trois ans. Elle était, de caractère, joueuse et moqueuse. Dès le premier jour, elle était venue sauter sur mon lit pour me réveiller. La première fois j'ai cru que j'allais la frapper. Mais finalement l'amusement avait pris le pas sur la colère. J'avais souri puis je l'avais attrapée tandis qu'elle tentait, en vain, de fuir, et, la prenant sous les bras, je la jetais en l'air avant de la rattraper, d'abord effrayée, puis amusée.

Tous les matins commençaient de la même façon, c'était un petit peu comme notre manière de nous dire bonjour. Son petit rire retentissait souvent dans la maison, et jamais je ne me retournais sans voir derrière moi son petit visage moqueur alors qu'elle tentait de se cacher, pour, dans un moment d'inattention, crier de toutes ses forces un « Bouh » qu'elle voulait effrayant et grave. Alors je mimais la personne effrayée et j'ébouriffais ses beaux cheveux blonds, tandis qu'elle riait aux éclats. Violette, sa mère, rentrait pour le repas de midi, aussi devais-je avoir préparé à manger. Son mari était mort dans un accident de voiture en rentrant d'une soirée avec des amis, depuis elle dormait difficilement et de larges cernes s'étaient dessinés sous ses yeux. Elle revenait toujours avec des nouvelles, tel voisin avait été réquisitionné, tel autre avait eu le temps de fuir... Puis nous écoutions ensemble les médias qui ne parlaient que de l'avancée de l'adversaire dans nos terres. En un mois toute l'Europe de l'Est s'était vue conquise par cet ennemi invincible. Il avait bien proposé une trêve à la France, mais l'État n'avait su que l'insulter et se préparer tant bien que mal à l'arrivée de l'armée ennemie. Elle envoyait tous ses enfants à une mort certaine. Et je faisais partie de ces condamnés. Un jour ma mère d'adoption était arrivée, essoufflée, une patrouille de soldats passait en camion et s'arrêtait dans chaque maison pour savoir lesquelles cachaient des « déserteurs » comme ils nous appelaient.

« Cache-toi dans le faux plafond, m'avait-elle dit. »

J'avais couru le plus silencieusement possible jusqu'au grenier avant de m'engouffrer derrière une porte dérobée. Puis j'avais entendu les soldats entrer et fouiller chaque recoin. L'un d'entre eux s'était arrêté devant la trappe qui ouvrait le faux plafond. Je cessais alors de respirer. Et comme il posait une main sur la paroi de mon repère, un cri avait retenti en bas. Le sergent rappelait ses soldats. Il relâcha la trappe et partit en courant jusqu'au camion pour inspecter une autre maison. Je respirais alors. Mais depuis cet incident je ne réussissais pas à me détendre.

Le soir, Louise rentrait de son collège. Elle travaillait sur la table de la salle à manger. Je la regardais faire et, parfois, pour passer le temps, je m'amusais à faire les exercices avec elle. Quand elle avait fini ses devoirs, nous jouions avec Jeanne. J'aimais

à les voir se chamailler, mais évitais toujours que leurs batailles ne dégénèrent. Pour le dîner nous mangions souvent de la soupe tout en riant de quelque blague que nous racontait Violette. Puis nous allions nous coucher, je venais tous les soirs dans la chambre de Louise, nous nous asseyions sur son lit, l'un contre l'autre. La tête posée sur mon épaule, elle me racontait ses soucis, et moi, je la consolais. Parfois je m'amusais, quand je ne savais pas trop quoi lui répondre, à la pousser du matelas. Alors, depuis le sol où elle était tombée, elle me regardait, avec un sourire, mais l'air énervée, et me disait :

« Tu n'es pas gentil Antoine ! »

Je l'aidais à remonter sur son lit avant de la pousser de nouveau par terre, elle explosait de rire. Je la voyais comme la petite sœur que je n'avais jamais eue. Nous passions ainsi des heures à parler ou à rire. À la fin je l'embrassais avant de partir dans ma chambre où je passais en revue toute ma journée. Tout se déroulait bien depuis la dernière recherche de l'armée dans notre maison.

Mais ce matin Jeanne n'était pas encore réveillée quand j'entendis le bruit d'un fourgon militaire. Puis un lieutenant avait hurlé dans son mégaphone :

« Nous savons que vous détenez un déserteur ! Rendez-le-nous et il ne vous sera fait aucun mal ! Si vous n'obtempérez pas, nous entrerons de force et vous serez poursuivis en justice ! »

Je savais que Violette ne les laisserait pas m'approcher. J'ai descendu les escaliers en courant, et, à peine en bas, un premier coup a résonné. Ils enfonçaient la porte. Louise était descendue en robe de chambre, les cheveux ébouriffés.

« Je ne peux pas les laisser ainsi, me dis-je. Si je pars, elles vont être blessées par ma faute. Je dois rester. »

Ça y est, je suis décidé. Je vais me jeter dans la gueule du loup. Je dépose mon sac sur le sol, Violette me regarde m'approcher de la table. Elle a compris ce que je m'apprête à faire. Elle laisse échapper un sanglot. Un dernier coup retentit. La porte se brise en un bruit sourd. Trois soldats apparaissent, l'arme à la main, environnés de

poussière. Il est trop tard pour faire demi-tour. J'avance vers eux, la tête me tourne, tout tourne autour de moi. Je crois que je vais vomir...

« Antoine ! »

Le cri vient de derrière moi, je me retourne. Louise me prend dans ses bras en pleurant. Je reste abasourdi une seconde. Puis je lui murmure à l'oreille :

« Au revoir Louise, mon amie. »

J'aurais pu dire « adieu », le terme est plus approprié, mais je n'ose pas penser que je ne la reverrais plus jamais. Je baise son front. Un geste d'amour et tout déborde. Je sens un poids s'écrouler sur moi. Elle tombe, inconsciente. Je passe une dernière fois ma main dans ses longs cheveux châtain aux beaux reflets blonds. Une main douce, mais ferme se pose sur mon épaule, je tourne la tête et vois un soldat. Il peine à retenir ses larmes et, d'un regard mal assuré, me dit qu'il faut partir. Je porte Louise jusqu'à sa mère qui me dit un simple « merci ». Puis je pars sans pleurer, j'ai fait ce qui était le mieux. Je le sais, elle aussi. Au moment où je passe le pas de la porte éventrée, je sens qu'on se tient à mon pantalon. Je me retourne à nouveau, c'est Jeanne. Ne comprenant pas la gravité de la scène, elle me regarde avec son sourire habituel, et me dit sur le ton du reproche :

« Tu n'étais pas dans ta chambre ! Tu ne m'as pas fait voler ce matin !

- Je suis désolé Jeanne... »

Alors je m'assieds sur mes talons pour être à sa hauteur. Cette situation la fait rire, elle secoue alors ses cheveux pour me fouetter doucement avec. Puis elle se met à fuir en riant toujours plus fort. Je la rattrape en un pas et la serre dans mes bras. Elle commence à être déstabilisée, je ne joue pas comme d'habitude.

« Je dois partir Jeanne. Je ne reviendrai sûrement pas.

- Mais ! Tu n'as pas le droit de partir !

- Je n'ai pas le choix. Adieu. »

Je n'ai pas le choix. Je me le répète en moi-même. Un sanglot s'échappe de sa gorge. Elle ne comprend pas pourquoi je pars. Je lui tourne le dos puis je l'entends crier :

« C'est à cause d'eux que tu t'en vas ? »

Et aussi vite qu'elle le peut, elle saute sur le pied du soldat qui ne retenait plus ses larmes . Elle le frappe de toutes ses forces en criant son désespoir. Lui, la regarde avec compassion puis la porte tandis qu'elle continue à tenter de lui faire mal. Il la rend à sa mère qui la retient d'une main.

Je pars, en regardant le sol, je n'ose pas lever les yeux. Deux autres militaires me poussent violemment dans le coffre du fourgon où cinq autres jeunes hommes de mon âge me regardent entrer. Leurs visages sont tristes. Chacun de nous a perdu sa famille, peut-être pour toujours. La portière se ferme. Le camion se met en route. Je manque de tomber de la banquette sur laquelle je me trouve. Un de mes compagnons me redresse, je me rassieds à ma place. Et durant tout le voyage jusqu'au camp qui sera ma prison, je regarde par la fenêtre, je pense à mes amis, à ma famille d'adoption, je savoure une dernière fois les petits bonheurs que j'ai vécus chez eux. Cette fois-ci c'est mon tour de pleurer, des larmes commencent à perler sur mon visage, je ne me retiens plus.

Le véhicule s'arrête, je crois que je me suis assoupi. Les deux soldats qui m'ont poussé dans le fourgon nous font sortir en criant des injures. Nous sommes emmenés dans une tente où une cinquantaine de personnes nous attend, ce sont tous les déserteurs de la région. Nous restons là cinq jours. Chaque matin, des dizaines de déserteurs nous rejoignent.

Un lieutenant vient d'entrer, il annonce que seront tirés au sort dix des nôtres pour faire un exemple. Les hommes se taisent, certains de terreur, d'autres par orgueil. Je suis si effrayé que quand ils nous font tous sortir pour passer au tirage, une grande douleur s'empare de mon ventre. Je revois une dernière fois les doux yeux de Louise, le beau sourire de Jeanne... Le lieutenant tire les noms d'une boîte en fer, un par un des hommes s'avancent. Le désespoir se lit sur leur visage. Je compte ceux qui sont tirés :

« Six, plus que quatre ; sept, plus que trois... »

Puis le lieutenant annonce :

« Antoine Borjiat ! »

Je tremble. C'est moi ? Je n'ose m'avancer. Mes compagnons de misère me regardent. C'est moi ! Un militaire me prend sous le bras. Il me pousse sans difficulté. Je n'ai plus la force de lutter. Le sort s'acharne donc ! Deux autres victimes sont désignées, on nous pousse contre un mur. Des soldats arrivent armés. Ils se placent devant nous en deux rangées. Enfant, j'avais rêvé de finir mes jours ainsi, comme de Charette. Mais à cet instant, c'est trop tôt. Je ne veux pas mourir... Le lieutenant fait un discours que je n'entends pas. Les autres baissent les yeux. J'ai peur. Il se tourne vers nous.

« À mon signal ! tonne-t-il »

Les soldats arment leurs fusils. Il lève le bras droit. Je me laisse tomber, mais des liens me retiennent, je n'avais même pas remarqué qu'on m'avait lié au mur. Son bras se baisse, à l'instant où ce dernier claque sur sa jambe, il crie « Feu ! » Les gâchettes cliquent. « Je ne jouerai plus avec Jeanne. » De la lumière s'échappe des canons. « Jamais plus je ne me retournerai vers elle en feignant la peur. » Un ensemble de détonations. « Louise ne posera pas la tête sur mon épaule ce soir. » Je me sens comme écrasé entre deux murs. « Elle ne me racontera plus ses soucis, je ne serai pas là pour la consoler quand une lettre annoncera l'exécution... »